

DHANI HARRISON ★ BECK ★ SOLAAR ★ PETER HOOK ★ IAM

Rolling Stone

Live Report
Springsteen
à Broadway

Bootleg Serie
Bob Dylan
Born Again

Donald
Trump

Un feu à
la Maison
Blanche

Tom
Petty

1959-2017

L'hommage de
la rédaction
Sa dernière
interview

INTERVIEW
ROLLING
STONE
50 ANS
de contre-
culture

Plus

Juan Luis
Sanseverino
François Péroche
Eliane Daho

Rolling Stone
Interview

Robert Plant

*"Après Led Zeppelin,
mon univers s'était effondré"*

Homme-orchestre

Chanteur, claviériste et violoncelliste,
Louis Arlette a plus d'une corde à son archet.
Il ne lui manquait plus qu'un album solo.

“COMMENT SAVOIR SI NOUS DÉCIDONS OU SI LA MUSIQUE décide à notre place ?” Seul aux commandes d'un vaisseau musical tout en synthétiseurs et autres modulateurs, Louis Arlette se fait peintre, arrangeant les sons comme Van Gogh entremêlait ses couleurs : *“Un studio numérique permet de passer des heures à peaufiner chaque son.”* Profondément influencé par la musique anglo-saxonne, il n'en demeure pas moins un grand amateur de la langue de Molière et de sa littérature, et joue avec couplets et refrains d'une plume électrique que le dramaturge n'aurait guère reniée, comme le montre son EP *À notre gloire*, sorti en octobre (en attendant l'album, *Sourire carnivore*, à paraître en janvier). *“La musique est en quelque sorte l'écrin d'un texte. J'essaye d'utiliser mes influences musicales anglo-saxonnes pour illustrer au mieux ce que je vais chanter.”* Partisan d'une nouvelle scène libérée du carcan d'un passéisme pesant, Louis Arlette donne dans une chanson française aux antipodes des classiques poussiéreux. *“J'aimerais que l'on dise de ma musique qu'il s'agit de chanson française tripante.”*

Les compositions de cet amoureux du bon mot sont aussi entraînantes qu'intelligentes. *“J'aimerais que l'on réfléchisse en dansant, mais le message derrière mes textes doit primer.”* Bien qu'autobiographiques, elles posent néanmoins un regard acerbe sur une société en déréliction. *“Sourire carnivore” est mon “Orange mécanique” : deux mots paradoxaux qui créent un véritable malaise.”*

JESSICA SAVAL



Dandy cynique

Hérault décomplexé d'une nouvelle scène française biberonnée au rock'n'roll,
Romain Pinsolle signe un premier album éponyme élégamment insolent.



“M A FEMME EST MORTE, JE SUIS LIBRE.” GUITARISTE émérite, le jeune dandy fait ses débuts avec les Bordelais de Hangar avant de signer ses premières compositions à la séparation des bébés rockeurs en 2013. *“Je n'ai laissé aucune chance au vide”*, analyse-t-il. Adulescent adulateur des fondateurs d'un rock mythique, Romain Pinsolle, amoureux des mots, chante la musique et les femmes avec une gouaille toute juvénile, teintée d'un blues hors d'âge faisant écho aux plus grandes heures de Chess Records. *“Il n'y a pas eu de pierre blanche dans ma vie, à part quand j'ai découvert Chuck Berry à six piges.”* Passéiste comblé, ce passionné d'une musique éternelle porte un regard en demi-teinte sur une scène française à laquelle il ne prête qu'une oreille lointaine : *“Mis à part Jack White, il n'y a rien qui me fasse vibrer aujourd'hui. Nous n'avons pas les mêmes codes.”*

Né sur scène, Romain Pinsolle s'entoure plus volontiers de musiciens que d'artistes et signe avec son premier album, *Romain Pinsolle* (paru chez Soleil oblique), neuf billets d'amour et d'humeur à l'instrumentation ronde et aux riffs entêtants, tout en propos amoureuxment tendancieux et poèmes narquois, autrefois signés par un certain Charles Baudelaire. *“C'est une musique de sales gosses interprétée par un sale gosse qui a presque trop vieilli... mais ça reste du bon rock 'n roll.”* Que pourrait-on ajouter de plus ?

J. S.

De l'ombre à la lumière

Sœur des Douleurs plongée dans un clair-obscur musical, Soror Dolorosa s'éveille à la lumière dans un troisième album brillamment sombre. Par Jessica Saval

FONDÉ IL Y A SEIZE ANS PAR ANDY JULIA ET LE BASSISTE HERVÉ Carles au terme d'une rencontre au coin d'un bar, Soror Dolorosa tire son nom de *Bruges-la-Morte*, un roman flamand signé Georges Rodenbach et retraçant les errances d'un veuf éploré retrouvant dans les méandres de la cité belge le visage de son aimée. *"Nous avons cherché à retranscrire cette vision plutôt nostalgique de l'attachement à l'absolu dans chacun de nos morceaux."* Savant mélange de death rock et de cold wave, Soror Dolorosa ne sombre néanmoins pas dans une mélancolie dévastatrice et privilégie des compositions ardentes, cathartiques. Nourrie d'expériences multiples, leurs compositions sont la résultante des nombreuses influences des membres d'un groupe au line-up plus étoffé que la moyenne. Émaillé de plusieurs séparations, Soror Dolorosa s'est peu à peu teint des personnalités de chacun de ses musiciens, sans se départir d'une sombre lumière déroutante. Deux ans après son retour en studio, Soror Dolorosa publie *Severance*, un premier EP prometteur. S'ensuit la sortie d'un album tout en délicate violence, *Blind Scenes*. Reçu positivement tant par la presse européenne que par un public à fleur de peau, il propulse Soror Dolorosa sur le devant de la scène cold wave. Quatre ans plus tard sort le dernier volet d'une trilogie symboliste grandiose, *Apollo*. Mêlant passéisme romantique et nostalgie psychédélique, ce passionnant essai conclut un chapitre atmosphérique dans la carrière du quatuor parisien. *"Après ce que nous avons vécu sous terre, nous allons partir dans l'espace. Notre prochain album sera plus théologique que les précédents. Peut-être plus éthéré, également."*



Prompts à l'excès musical et poétique, Soror Dolorosa flirte avec l'expérimental de manière assez frontale, viscérale. Le groupe n'en délaisse pas moins ses textes, écrits en anglais, auxquels il porte une attention toute particulière. Un morceau après l'autre, il convoque un nombre vertigineux d'images résultant d'une culture cinématographique d'une incroyable variété. Photographe de profession, Andy Julia cherche ainsi à proposer à ses compagnons de douleur un voyage sensoriel des plus complets. *"Tous les bons groupes ont toujours raconté des histoires d'une certaine manière."* En 2017, Soror Dolorosa affûte ses compositions. Son nouveau label, Prophecy, est en train de développer ses activités outre-Atlantique. Une tournée américaine leur tendrait-elle les bras ? C'est tout le bien qu'on leur souhaite.

Music Row

PRENDRE POSITION

Originaire de l'Alabama, Jason Isbell rappelle que l'americana, vue de Nashville, n'est pas qu'un genre figé dans le temps et l'espace.

Par **JESSICA SAVAL**
Photographie **DANNY CLINCH**

AL'APPROCHE DE LA quarantaine, Jason Isbell tire la plupart de ses envolées d'un parcours de vie pour le moins chaotique, entre cures de désintoxication, mariage et paternité. Épaulé par sa compagne, la chanteuse et violoniste Amanda Shires, il a en grande partie composé *The Nashville Sound* dans son ranch, perdu au beau milieu de l'État du Tennessee. Entourés d'arbres et de poulets, les deux musiciens ont eu tout le loisir de nourrir leurs textes de leurs influences respectives comme de leur amour. Promesse déchirante d'une impossible éternité, "If We Were Vampires" place leur relation sous le patronage d'une inévitable conclusion : "Cela ne peut pas durer. Il y a de fortes chances que l'un de nous finisse seul." Bouleversant contre-pied aux clichés réducteurs présentant les femmes amatrices de country dans des positions lascives à l'arrière de pick-up rutilants, *The Nashville Sound* est – et ce, bien que ce terme soit galvaudé au possible – l'album de la maturité. Ancien fer de lance de l'alt-country, Isbell s'inscrit avec brio dans une tradition roots, mais résolument moderne. Et ouverte. Conteur virtuose comme Nashville n'en fait plus – ou du moins, peu – ce natif de l'Alabama est, à en croire John Mayer, "le plus grand parolier de notre génération." Définitivement brillant, il porte une telle attention aux mots qu'il flirte aujourd'hui davantage avec la folk qu'avec la country. Pourtant, il ne faut pas juger un album à sa jaquette : "La folk s'intéresse en premier lieu à la narration, explique le musicien. En ce qui me concerne, je tente d'exploiter mes expériences dans mes textes afin de les expliciter. Dans ce cas, il s'agit de folk. Peu importe la puissance de vos amplis, la taille de vos

jeans ou les carreaux de votre chemise, vous faites de la folk."

Fuyant les ondes comme une peste pleine de paille et d'alcool frelaté, il transforme tous les aléas quotidiens en morceaux de bravoure universels, au gré des rues bétonnées d'un Nashville en proie à de sévères mutations. Ses compositions n'ont pourtant que peu de points communs avec les clichés véhiculés depuis longtemps par la new country pop qui noie les ondes américaines, en particulier dans le Mid West. "Le monde change à une telle vitesse que les vétérans du genre ne peuvent plus suivre et cela les peine." Depuis près de dix ans, Nashville s'est métamorphosée en un berceau non pas d'un, mais d'une

CE NATIF DE L'ALABAMA EST, À EN CROIRE JOHN MAYER, "LE PLUS GRAND PAROLIER DE NOTRE GÉNÉRATION".

multitude de genres musicaux différents. Des Black Keys ou Jack White à Kings of Leon en passant par All Them Witches et Lady Antebellum, le Nashville Sound n'est définitivement plus ce qu'il était, ce qui n'est pas pour déplaire à notre talentueux frontman. "Certaines des chansons de Miranda Lambert sont très bien écrites. J'adore Chris Stapleton. Pour ce qui est du reste de la scène country actuelle, je ne suis pas convaincu." Certes, le préfabriqué édulcoré tout en artifices informatiques pullule sur les ondes américaines, ce n'est pas faute de voir également s'élever des artistes tels qu'Isbell. Portant haut les couleurs de l'americana, genre protéiforme par excellence, il s'assure des oreilles grandes ouvertes et un nombre grandissant de zéros sur ses chèques. S'il n'était pas l'un des artistes les plus rentables des

États-Unis, il ne se serait probablement pas hasardé à baptiser son dernier-né *The Nashville Sound*. "C'était un pari risqué." Il a néanmoins payé. D'un réalisme insolent, ce disque tout aussi rythmé que sensé navigue entre joie éthérée et "désenchantement d'une Amérique qui ne se reconnaît plus, affirme le chanteur, ou du moins, qui refuse de se reconnaître."

Adopté par le Music Row, il redore le blason d'un style et est bien décidé à ne plus jouer les seconds couteaux en signant un album tout en guitares et en riffs dévastateurs, invitant davantage à la réflexion qu'à l'écoute placide. Réaction épidermique à une élection présidentielle lui ayant fait perdre toute foi dans le Sud, ce sixième opus souligne "le sevisme et la bigoterie parasitant ce qui est devenu l'Amérique de Trump." Reniant nombre de ses concitoyens qu'il accuse de s'être détournés de Dieu, Isbell met en musique les obstacles que sa fille de 2 ans devra surmonter si le pays qu'il aime tant ne parvient pas à se reprendre. "Je cours le risque de m'aliéner six ou sept pourcents

de mon public, mais j'en gagne davantage en prenant position."

Plus incisif que *Something More Than Free* (paru en 2015), ce portrait musical d'une ville – et d'une Amérique – à la redécouverte d'elle-même a été esquissé par le même producteur que son prédécesseur : le visionnaire multi-instrumentiste Dave Cobb, à qui l'on doit également le surprenant premier enregistrement de Chris Stapleton, *Traveller*. Sur ces dix pistes, Isbell flirte tantôt avec la folk, tantôt avec le rock sudiste, sans jamais délaisser l'americana. De ballades au style épuré en morceaux plus énergiques, *The Nashville Sound* déborde d'une honnêteté aussi bouleversante que rafraîchissante. **♫**

Jason Isbell sera en concert le 2 novembre au Café de la Danse, à Paris.

Dhani Harrison

“ TRAVAILLER SEUL ETAIT UNE SORTE DE THÉRAPIE ”

Illustre fils de, celui qui jusqu'à alors ne jouait que dans des groupes, sort enfin de l'anonymat et publie son premier album solo. Rencontre.

Par **JESSICA SAVAL**

D'UN DÉBUTANT, DHANI HARRISON n'a que les chaussettes bariolées. Le musicien accompli a déjà sorti deux EP et trois albums – dont la bande originale du film *Sublimes Créatures* – avec son groupe Thenewno2, ainsi qu'un disque remarqué avec le supergroupe Fistful of Mercy, composé de Ben Harper et Joseph Arthur. Mais c'est la première fois qu'il enregistre sous son nom.

Savamment éclectique, IN///PARALLEL est une fresque clubesque mariant avec élégance et sobriété riffs californiens et rythmiques orientales au cœur de ballades électro-pop aux paroles planantes, quelque part entre un passé tout en psychédéisme assumé et un avenir électronique à souhait.

RS Pour quelles raisons vous êtes-vous lancé en solo ?

Dhani Harrison : J'ai composé un certain nombre de bandes originales depuis la sortie du dernier album de Thenewno2. J'en suis arrivé à m'habituer à ce que mon nom figure sur la jaquette d'albums. Lorsque je travaillais sur ce projet, je pensais qu'il s'agissait d'un nouvel enregistrement avec mon ancien groupe, mais John Bates, le producteur, m'a conseillé de sortir cet album seul.

RS Peut-on faire le parallèle entre les bandes originales que vous avez composées et votre premier album ?

D.H. : En un sens. IN///PARALLEL est en quelque sorte la bande originale d'un film qui n'existe que dans ma tête. Il s'agissait d'orchestrer les instants les plus mémorables que j'ai vécus ces cinq dernières années.

RS Vous auriez pu vous diriger davantage vers l'expérimental ?

D.H. : Probablement. C'était le cas quand j'ai commencé à travailler dessus, mais plus j'y consacrais du temps, plus les chansons prenaient forme. À l'époque, je venais tout juste de travailler sur le film *Seattle Road* et je souhaitais que mon nouveau travail soit le pendant discographique de cette bande originale. Les deux enregistrements devaient pouvoir

s'écouter consécutivement, le premier ayant influencé le second.

RS Certains riffs de guitare sont tout sauf expérimentaux !

D.H. : Pourtant, ils doivent faire partie des riffs les plus dingues que j'aie jamais joués ! Je les jouais normalement mais une pédale d'effets donne l'impression qu'il s'agit de bandes inversées à la Hendrix.

RS Votre album pourrait-il néanmoins être interprété sur scène ?

D.H. : C'est certain. On va d'ailleurs le faire dans quelques semaines et ce sera filmé. Il suffit d'être assez nombreux. Fort heureusement, les musiciens avec lesquels je travaille sont très talentueux, à commencer par Davide Rossi, l'excellent violoniste de Coldplay et The Verve.

“ Je suis arrivé à m'habituer à ce que mon nom figure sur la jaquette d'albums ”

Ma section rythmique vient du hardcore et les chanteuses ont, elles, un univers plus perché. On a tous joué dans les groupes des autres à un moment donné, mais c'est la première fois qu'on enregistre un disque tous ensemble.

RS Comment trouve-t-on le bon équilibre entre une instrumentation complexe et des paroles plus directes ?

D.H. : C'est une question de feeling. J'écoutais le disque en boucle pendant que je travaillais dessus, alors j'avais un retour constant. Si cela ne m'affectait pas, si je n'y prêtais pas attention, je savais que j'avais terminé. Mais si je ne pouvais pas m'empêcher de penser à modifier un petit quelque chose, cela m'obsédait jusqu'à ce que je le corrige. C'était proche de la sculpture : je taillais un bloc pour en révéler la substance.

RS Était-ce compliqué d'être seul à la tête d'un tel projet ?

D.H. : J'étais motivé. Je voulais me prouver que je pouvais mener l'enregistrement de cet

album à bien. Travailler seul était une sorte de thérapie, mais je me tournais régulièrement vers John Bates. C'est un musicien et producteur incroyable. Je m'en suis souvent remis à lui. Il est synesthète, donc il voit la musique en couleurs. S'il ne se plaignait pas, ça signifiait que ce qu'il voyait lui convenait. J'étais entouré d'une équipe assez étrange, c'est vrai !

RS Auriez-vous pu enregistrer cet album en analogique ?

D.H. : Aucunement. Un tel disque requerrait du numérique. Je suis un grand fan de musique électronique, que ce soit Prodigy, Radiohead ou Massive Attack. Mais je ne suis pas du genre à aller écouter des beats sans âme à Ibiza. La musique électronique doit être faite avec une certaine intelligence.

RS Vous avez un pied aux États-Unis, un autre en Angleterre. Qu'en est-il de votre album ?

D.H. : Je pense qu'il est profondément ancré dans la scène musicale britannique. Les éléments cinématographiques viennent probablement de Hollywood, mais les groupes qui m'ont influencé viennent d'Angleterre... ou d'Allemagne.

RS Peut-on comparer votre première chanson, “Never Know”, à “Blue Jay Way” des Beatles ?

D.H. : Ça doit être dû au fait qu'elles ont toutes deux été enregistrées à Los Angeles, mais c'est l'une de mes chansons favorites, donc merci ! “Never Know” est davantage inspirée par le morceau éponyme de Black Submarine. Je voulais que mon album commence par un titre d'une puissance similaire.

RS Je suppose que vous avez toujours le droit à au moins une question sur votre père...

D.H. : Personne ne peut faire une interview sans mentionner ce gars-là !

RS Un tel héritage vous a-t-il déjà causé problème ?

D.H. : Je l'ai totalement embrassé. Remasteriser le catalogue de mon père était une lourde responsabilité et si ça m'avait posé problème, cela ne se serait jamais fait. Je m'y suis totalement impliqué et ça me fait parfois drôle de m'entendre chanter... ou parler !



Les Conquérantes

*Avec Marie Leuenberger,
Maximilian Simonischek,
Rachel Braunschweig...*

Réalisé par Petra Biondina Volpe

★★★¹/₂

En 1971, tandis que les sixties et son cortège de libertés ont éveillé hommes comme femmes, le petit village suisse d'Appenzell demeure désespérément hors du temps. Si quelques posters de Jimi Hendrix et Janis Joplin ont fait leur chemin jusqu'aux murs de quelques adolescentes aventureuses, nombre de femmes au foyer, "créatures magnifiques dans le silence", sont condamnées à rester suspendues aux bulletins de vote de leur conjoint. Sans leur soutien, elles ne pourront jamais faire valoir leurs droits civiques. Épouse et mère exemplaire, Nora (Marie Leuenberger) n'aurait jamais pensé remettre en cause "l'ordre divin". Mais lorsque son mari refuse qu'elle recherche un emploi, la jeune femme ne peut plus se taire. À mesure que les femmes du village se joignent à sa cause, les chefs de famille s'agitent. "Une féministe, c'est une femme qui veut être un homme." En moins de deux heures, la réalisatrice suisse Petra Volpe parvient à broser un portrait sans concession d'une réalité méconnue avec tout autant d'intelligence que d'humour. Les pattes d'éléphants et les cols pelle à tarte se succèdent dans un ballet sardonique du plus bel effet. La parole se libère. Les femmes s'éveillent à la société et à leur féminité.

JESSICA SAVAL



Carbone

Avec Gérard Depardieu, Benoît Magimel, Laura Smet...

Réalisé par Olivier Marchal



Contraint au dépôt de bilan, Antoine Roca (Benoît Magimel) se mêle de crime (dés)organisé et profite des travers d'un système économique européen bancal pour s'enrichir bien au-delà du raisonnable. Assis sur une montagne d'argent et de problèmes, il va devoir faire face à un déferlement d'hémoglobine bien plus important que ce qu'il aurait pu imaginer. *"Gagne d'abord de l'argent, la vertu viendra après."* Inspiré d'une fraude à la TVA sur les quotas de carbone ayant coûté près de deux milliards d'euros à l'État français, *Carbone* dresse un portrait tout aussi brutal qu'intelligent d'une famille d'escrocs tout en faux-semblants pour laquelle l'appât du gain a été (presque) plus fort que la mort. Parsemé de surprises scénaristiques tout aussi choquantes que plaisantes, le dernier film d'Olivier Marchal prouve – s'il le fallait – la justesse du regard qu'il porte sur ses anciens collègues depuis bientôt trente ans. De gros plans incisifs en travellings virevoltants, il parvient à sublimer un duo que l'on pensait maudit depuis leur séjour sur la Canebière. Tout aussi terrifiants qu'attachants, Gérard Depardieu et Benoît Magimel éclairent *Carbone* d'une lumière aussi sombre que son intrigue. Jouissif.